

L'écho

Autor(en): **Fourrier, Eugène**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 40

PDF erstellt am: **25.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199586>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

le rocher. Il n'offre aucun danger, quoiqu'il ait l'air extrêmement redoutable. A la descente, il longe une paroi abrupte. Des poutres d'une médiocre épaisseur le séparent de l'abîme. Un particulier qui y conduisait sa mule à nos côtés la prenait par la crinière aux endroits critiques pour l'aider à les franchir. A l'Inden, où notre guide était bien connu, il nous fut facile d'obtenir d'une montagnarde un bon verre de vin rouge et du pain. Il n'y a au reste pas d'auberge en cette contrée.

On n'en trouve pas davantage à Louèche-Bains, où nous arrivâmes vers trois heures. Mais, grâce encore à notre homme, nous n'eûmes pas de peine à nous loger. Il faut dire que la plupart des habitants s'arrangent pour recevoir de leur mieux les baigneurs, très nombreux, qui viennent ici. Notre hôtesse est en couches depuis hier. A sa place, son mari, une bonne vieille mère et la servante nous font aimablement les honneurs du logis. Après avoir pris un morceau, nous visitons les sources d'eau chaude. Elles jaillissent abondamment en plusieurs endroits et on les a captées avec beaucoup de soin. On nous dit qu'il y en a d'autres, plus fortes encore, hors du village, près de la montagne. Ces eaux ne sentent nullement le soufre et ne laissent aucun dépôt terreux ou minéral; on les voit couler limpides comme toutes les eaux pures. Au sortir du sol, elles sont très chaudes. Leurs grandes qualités les ont rendues célèbres....

10 novembre.

Nous nous habillons à la chandelle, de manière à redescendre au point du jour dans la vallée. La nuit a été passablement mouvementée. A peine au lit, il m'a semblé être soudain en proie à la plus violente des fièvres urticaires. Mais je ne tardai pas à comprendre que j'étais assiégré par des armées d'insectes sauteurs, qui se livraient à de sanglantes charges sur le nouveau venu. Ces détestables bêtes pullulent dans les maisons de bois. Jamais nuit ne fut si longue. Quel soulagement lorsqu'on nous apporta la lumière et que nous nous levâmes.

Je m'aperçois que jusqu'ici je ne vous ai pas dit grand'chose des gens de ce pays. A vrai dire, au milieu d'une nature aussi grandiose, ils frappent peu, particulièrement lorsqu'on ne fait que passer. Je ne doute pas qu'en séjournant plus longtemps au milieu d'eux, on n'en découvre de très bons et qu'il serait intéressant d'étudier. Quoi qu'il en soit, je crois avoir remarqué un peu partout que plus on s'écarte des grandes routes et du bruit du monde, plus les hommes, isolés par les montagnes, ne songent qu'aux nécessités premières de la vie et se contentent des produits d'une industrie simple autant que peu variable; — plus aussi, dans leur pauvreté, ces mêmes hommes se montrent serviables, aimables, désintéressés et hospitaliers.

Devant le Guillaume-Tell.

« Voilà donc ce Guillaume-Tell,
Qu'on lui a fait une statue!
Je ne l'avais pas encore vue...
C'est rien tant mal, qu'en dis-tu, Daniel?
— Voui... mais on n'a pas une cesse:
Vinet, Davet,
Guillaume-Tell,
C'est ça qui veut vider la caisse!...
— Mais non! c'est mōssieu Osiris...
— Ta, ta, ta, ta, c'est trop pou le pays,
Et toutes ces sommes perdues
Feraient plaisir aux pauvres paysans...
— Va qui soit! mais ces estatues
Font au moins connaître les gens!

E.-C. THOU.

Non pour oui.

(28 septembre, à 3 heures après-midi.)

JACOB (aubergiste). — Là! Ça y est! Si tout le monde a voté comme moi, la loi a son affaire... et on sera tranquille le dimanche...

PIERRE à SAMI. — Moi, je compte bien que les Vaudois sauront faire leur devoir, et que la loi sera acceptée...

JACOB. — Eh! bien, j'ai mis *non*, et je le remettrais cent fois si le faut. Finalement, on doit nous laisser libres! Moi, je suis pou la liberté!...

PIERRE. — J'ai voté *voui*! Il y a assez longtemps qu'on crie dessus les Vaudois qui boivent trop... Et puis, enfin, notre Grand Conset...

JACOB. — Hé! le Grand Conset! c'est tout ce qu'on sait dire. Eh bien, sais-tu, Pierre, le Grand Conset, au respect... c'est de vilains merles!... Si l'on peut exploiter les gens de c'te manière, et le dimanche encoo! Vous-draient t'y pas nous moréginer; on est déjà assez réglementé comme ça; moi, vois-tu, je suis pou la liberté, comme les vieux Suisses, nos ancêtres des autres fois...

PIERRE. — La loi est bonne, tous les papiers l'ont dit...

JACOB. — Je te dis qui l'ont faite pou le beau voi! Cette loi ne vaut pas pipette, et elle n'est pas la seule... Aussi, j'ai juré que d'ici en là je voterais toujou non!... Qu'on nous laisse vivre en paix, finalement!

PIERRE. — Et aux élections?

JACOB. — Je dirai non, je te dis! non partout...

PIERRE. — Pou en reveni à la loi du dimanche...

JACOB (*s'échauffant*). — C'est bon! C'est bon!... Attendons le résultat de la vote... On verra bien si c'est les oui ou les non qui feront basculer les balances...

L'ASSESEUR (*intervenant*). — Ne vous tracassez voi pas tant, vous deusses! Qu'est-ce que vous avez?

JACOB. — On a pardine qu'on n'est pas d'accoc avé Pierre à Sami... D'ailleurs, ça ne vous regarde pas!

L'ASSESEUR. — Vous gêne-je?

PIERRE. — Vouai! pas plus, assesseur! seulement, Jacot se fâche tout rouge quand on lui parle de c'te loi...

JACOB (*à Pierre*). — Eh! la mange-je, votre loi! On n'est pas marié ensemble, que diable! J'ai voté *non*, tu as dit *oui*, c'est bon, et laisse-moi tranquille!

L'ASSESEUR (*éclatant de rire*). — Oh! oh! Elle est bien bonne celle-là!... Vous avez voté *non*, Jacob?

JACOB. — Quand je vous dis que *voui*!

L'ASSESEUR. — Et vous, Pierre, vous avez voté *oui*?

PIERRE. — Bien sûr!... Mais qu'avez-vous ainsi à vous rire parmi?

L'ASSESEUR (*riant*). — C'est que... vous.. vous êtes mis dedans!... tous les deux...

JACOB. — Alô! est-ce que vous nous prenez pou des toqués? On sait encoo voter, mōssieu l'assesseur... On n'est pas tombé avec la dernière pluie!

L'ASSESEUR. — Vous vous êtes trompés, que je vous dis! Vous, Jacob, vous deviez mettre *oui*, et vous, Pierre, vous deviez voter *non*!

PIERRE. — Jamais de la vie... Je suis pou la loi, j'ai dit *voui*! et c'est *voui*!

JACOB. — Et moi, je suis contre, il fallait bien que je dise non!

L'ASSESEUR. — Non! y fallait dire *oui*!

JACOB. — Vous voulez vous moquer de nous!... Aloo, y fallait dire non pour *voui*, et *voui* pour non?

L'ASSESEUR. — Justement... Mais allons prendre un verre, je vous expliquerai ça... C'est assez compliqué... Un demi nous éclair-

cira les idées... Après tout, y a pas grand mal... ça ne change rien pour l'addition...

JACOB. — Tout de même... c'est un peu dur à avaler!...

L'ASSESEUR. — Le « nouveau » descendra mieux... Allez nous le tirer... et apportez du bon!
E.-C. THOU.

Lè fortsès.

Dào teimps dâi Bernois et dza grantein dévant, ne fasient pas tant dè manairès avoué lè bregands, lè larro et autro gaillâ à petita concheince; nâ pas lè mettrè ein peinchon à Chalevair, coumeint ora, lè fasient tot lo drai passâ pè lè fortsès et lo payi sè trovavè dinse pourdzi et depouésenâ dè tota clia caciabaille.

Lè fortsès étiont don la poteinsa, coumeint vo sèdès; n'y ein a perein dein lo canton dè Vaud, quand bin la bourtiâ et la crapule trotsè adé, coumeint lo bliâ, et petètrè onco mé que lè z'autro iadzo, mà lè z'ont totè fé teri avau, ne sè, ma fai, trâo porquiet!

Dào teimps dâi baillis, l'aviont assebin on uti, mà que ne servessâi que pou lè petits larro, cliaô que robâvant dè la fruita, 'na lotta dè tchoux, âobin oquie dinse dè pou de mounia, et cé uti lâi desiont la vira, pâceque lo borrieau verivè tandi tant d'hâorès lè gaillâ que faillâi fourrà dedein. Vo z'âi prâo vu la bourkanna à la fretèri? Eh bin, la vira étâi oquie dinse, mà l'étâi bin pe granta.

Allâ vai demandâ assebin à cliaô dè Grandson se sâvont cein que l'est et porquiet on lâo de *vire-bocans*? Mà vo derè cein on autro iadzo.

Don, pou ein reveni, lè z'autro iadzo, on fasâi po lè fortsès coumeint pou lo bâo et lo bocan dè coumouna; ti lè veladzo ein aviont et quand on larro se fasâi accrotsi, n'y avâi pas fauta dè corre tant liein po lâi ragliâ son compte; mà tot parai, on iadzo, cliaô d'on veladzo que ne vu pas vo derè (mettons que cein sâi Bourbican) aviont à fèrè passâ l'arme à gautse à n'on pandoure et cein s'est devenâ que lâo fortsès, qu'étiont dza destra vilhès, aviont ètâ tiré bas pè l'oura, caquies dzo dévant. Que faillâi-te fèrè? Ma fion, l'étiont tot ein cousenâ!

Adon, lè z'anhiens et lè pe rassis dào veladzo sè sont de que n'aviont rein dè mi à fèrè que dè demandâ à cliaô dè Ratsebot (on veladzo tot proutso) dè lâo prêtâ lâo fortsès po poi ganguelhi lâo chenapan.

— Rein dè cé commerço! lâo repond adon ion qu'étâi dào consistoire, on ne vâo pas lè vo prêtâ! Noutrès fortsès sont por no et po noutrès z'einfants et ne servetron pas po la crapule dâi z'autro veladzo! Oudès-vo?

L'écho.

M. Nartem, fabricant de bougies, — les bougies *Fiat lux*, exiger la marque et la signature, se méfier des contrefaçons, — avait amassé une fortune rondelette en répandant la lumière; il avait cédé sa fabrique et était venu se retirer dans son pays natal, un village du département de l'Aisne, d'où il était parti sans un sou trente ans auparavant.

Quand on a réussi, on est toujours heureux de revenir dans son pays et de voir des compatriotes qui vous regardaient à peine autrefois, vous saluer jusqu'à terre.

Il était venu avec sa femme et ses deux filles, Gertrude et Apolline, deux filles à marier qui n'étaient pas jolies, jolies, mais que les écus de leur père embellissaient considérablement aux yeux des prétendants.

Le fabricant avait acheté un parc immense dans lequel il avait fait construire un château dans le style rococo, avec des ponts-levis, des tourelles, des clochetons, — chacun prend son plaisir où il le trouve.

Il recevait nombreuse société, donnait des dîners, invitait à ses chasses.

C'était un des seigneurs de l'endroit; je dis un,

car il avait pour voisin un autre châtelain, le baron de Lustros, banquier enrichi, qui était possesseur d'une grande propriété attenante à celle du fabricant.

Les deux châtelains recevaient à qui mieux mieux.

La nature avait doté le parc du baron de Lustros d'un écho qui faisait l'admiration du pays, un écho qui répétait trois fois les phrases qu'on voulait bien lui confier.

C'était la merveille du canton.

M. Nartem en entendait constamment parler; il ne donnait pas un dîner, il ne pouvait pas faire visiter son château sans que ses hôtes lui en fissent l'éloge.

— Avez-vous entendu l'écho du baron de Lustros ?

— Votre parc est superbe; quel dommage qu'il n'y ait pas un écho comme chez monsieur de Lustros !

— Quel malheur qu'une si belle propriété ne possède pas d'écho; elle n'aurait rien à envier à celle de monsieur de Lustros !

Cela agaçait Nartem.

Le baron était plus fier de son écho que de sa fortune; il le vantait à tout le monde.

Les journaux du département le citaient.

L'écho de l'Arenir le prônait dans ses colonnes. Les poètes le chantaient.

Un rimailleur du cru avait composé une pièce de vers en son honneur.

Elle se terminait ainsi :

Et, sortant de la chapelle,
Si, doucement, je l'appelle,
Gentil écho;
Tu réponds : écho.

Rimes riches, harmonie imitative, rien n'y manquait; la pièce eut du succès.

Cela horrifiait M. Nartem.

L'amour-propre s'en mêla; le fabricant résolut de posséder un écho, quitte à dépenser n'importe quelle somme.

Il fit venir un célèbre architecte de Paris et lui commanda de lui livrer un écho coûte que coûte.

L'architecte visita la propriété et décida de l'installer au fond d'un petit ravin qui se trouvait à une extrémité du parc. Il traça des plans, établit des devis, fit construire une grotte, l'entoura de rochers de granit, qu'il se fit envoyer à grands frais des Vosges.

— Vous serez content, dit-il au fabricant; d'après mes calculs, il devra se produire au fond de la grotte une répercussion des ondes sonores qui répètera les sons.

Quand tout fut terminé, on interrogea la grotte : pas le plus petit écho. L'architecte refit ses calculs, démolit tout, changea les rochers de place.

Les ondes sonores restèrent sourdes à toutes les combinaisons.

Sous un prétexte quelconque, l'architecte s'introduisit chez le baron de Lustros, examina les lieux où se produisait le célèbre écho; se dissimulant, il prit des plans, photographia le terrain et, muni de tous les documents, il reproduisit exactement le site dans le parc de M. Nartem.

C'était à s'y tromper; il ne manquait que l'écho. Furieux, M. Nartem renvoya l'architecte, mais il ne renonça pas à son projet.

Posséder un écho devint pour lui une obsession.

— J'ai trouvé ! s'écria-t-il un jour.

Il devint fou, se dit sa femme.

Le fabricant avait une idée; il avait remarqué dans le village un jeune paysan à l'intelligence très éveillée; il alla le chercher et le conduisit dans le parc.

— Tu sais ce que c'est qu'un écho ? lui demanda-t-il.

— Oh ! oui, monsieur, dit l'enfant.

— Tu en as déjà entendu ?

— J'ai entendu celui de monsieur le baron de Lustros.

— J'en étais sûr ! s'écria le fabricant; pourrais-tu l'imiter ?

L'enfant se mit à rire, croyant que le châtelain plaisantait.

— Je parle sérieusement, reprit le fabricant.

— Je crois que oui, répondit l'enfant; cela ne doit pas être difficile.

— Essaie; répète la phrase que je vais prononcer : fera-t-il beau ?

— Je n'en sais rien, monsieur, dit l'enfant.

— Il ne faut pas répondre, il faut répéter la phrase.

— Je comprends, dit l'enfant; fera-t-il beau ?

Le fabricant continua l'exercice jusqu'à ce que le paysan eût bien saisi ce qu'il attendait de lui.

Il le fit venir le lendemain et les jours suivants; il le posta dans le ravin, derrière un rocher, et recommença la leçon, l'exerçant à répéter quatre fois les phrases qu'il prononçait en rendant exactement l'intonation de la voix et en diminuant l'intensité du son progressivement, de manière que, la dernière fois, la phrase n'arrivât plus à l'oreille que comme un écho lointain.

— L'enfant se prêta de son mieux aux fantaisies du châtelain.

— Quand tu imiteras bien l'écho, lui dit ce dernier, je te ferai appeler souvent et je te donnerai cent sous par séance; cela te va-t-il ?

— Monsieur, dit le paysan, pour cent sous, je ferai tout ce que vous voudrez.

Le châtelain lui recommanda la plus grande discrétion, sous peine de perdre l'emploi.

Après un mois de répétitions, l'enfant était arrivé à imiter très bien l'écho. Le châtelain se décida à instruire sa femme de ses expériences et à donner une répétition en sa présence.

Mme Nartem trouva le procédé original, mais elle émit des craintes.

— Réfléchis bien, dit-elle à son mari, si cela ne réussit pas, nous serons couverts de ridicule.

— Tu vas en juger, dit le châtelain; mon sujet imite l'écho à s'y méprendre.

L'enfant se plaça comme d'habitude derrière un rocher.

— Echo gentil, dit le châtelain.

L'enfant répéta quatre fois la phrase en affaiblissant graduellement le son.

— C'est merveilleux, dit Mme Nartem; si je n'étais pas prévenue, je jurerais que c'est un écho véritable.

— Tu es convaincue ! exclama son mari triomphant, je continue.

— Je suis l'écho, cria-t-il.

— Je suis l'écho, redit quatre fois l'enfant.

— L'écho de monsieur Nartem, reprit le châtelain.

— Echo de monsieur Nartem, répéta l'enfant.

— C'est parfait ! s'écria le châtelain.

— Parfait, parfait, parfait, parfait, dit l'écho.

— Il est étonnant !

— Etonnant, tonnant, tonnant.

— Cela suffit, dit le châtelain, tu peux quitter ta cachette.

Il recommanda de nouveau la plus grande discrétion à son acolyte.

— Jeudi, lui dit-il, j'aurai du monde; tu viendras prendre ta place de bonne heure et tu imiteras l'écho.

— J'y serai, monsieur, dit l'enfant.

Le jeudi suivant, de nombreux invités s'étaient rendus chez le châtelain; pendant le dîner, il amena la conversation sur les échos; aussitôt chacun cita celui qui existait dans la propriété de M. le baron de Lustros.

— Moi, dit Nartem, j'en ai découvert un qui est supérieur.

— Pas possible ! s'écrièrent les invités.

— Celui de monsieur de Lustros ne redit les paroles que trois fois; le mien les répète quatre fois.

— Où se trouve-t-il ? demandèrent les hôtes.

— Dans le parc, dit Nartem; je m'en suis aperçu par le plus grand des hasards.

— Vous nous le ferez entendre ?

— Quand vous voudrez; après le dîner.

Monsieur de Lustros va être furieux, remarquèrent les dames; lui qui est si jaloux de son écho.

— Je l'espère bien, se dit Nartem.

Les invités passèrent au salon, prirent le café; on était au mois de juillet; par les fenêtres ouvertes, on voyait onduler, sous les caresses du vent, les arbres du parc couverts de feuillage; le spectacle était ravissant.

— Allons entendre l'écho, dirent les invités.

— Je vous précède, dit Nartem, qui prit les devants; il est au fond du parc.

Les invités suivirent, un peu incrédules.

Arrivé au bord du ravin, Nartem s'arrêta; les invités formèrent le cercle autour de lui.

— Echo, es-tu là ? dit le châtelain d'une voix vibrante.

Et l'écho répondit :

— Oui, monsieur, j'y suis depuis deux heures.
EUGÈNE FOURRIER.

On prend bien des mesures contre le phylloxéra !... — Il vient d'être inventé un tabouret de piano muni d'un petit mécanisme qui fonctionne à la façon des réveille-matin. Quand un pianiste s'empare du piano dans une soirée, on fixe à l'avance le temps pendant lequel on est disposé à le tolérer, dix minutes, par exemple, ce qui est déjà une bonne mesure. On monte la mécanique en conséquence, après quoi on attend bien tranquillement et en toute sécurité. A l'expiration des dix minutes, une sonnerie vigoureuse vient annoncer au virtuose qu'il n'a que le temps de déguerpir. Si l'artiste a la mauvaise inspiration de ne pas se lever avant la fin de la sonnerie, une petite pointe d'acier, jaillissant du centre du tabouret, vient le rappeler tout à coup au sentiment des convenances. C'est simple et décisif.

Les gaités du règlement. — Cueilli dans le règlement de police d'une de nos communes : « Il est défendu d'exciter les chiens contre les personnes, les bicyclistes ou autres animaux ».

Boutades.

Un fumeur enragé ayant mal aux yeux, s'en vient consulter un oculiste de Lausanne. L'homme de l'art lui prescrit un traitement et lui conseille d'abandonner la pipe et le cigare.

— Vous verrez que vous vous en trouverez bien, lui dit-il en le congédiant. Non seulement votre vue redeviendra nette, mais de plus vous prolongerez vos jours.

Une semaine après, le client revient.

— Ah ! monsieur le docteur, comme vous avez dit vrai, gémit-il, depuis que je ne fume plus, mes jours s'allongent tellement que je n'en vois pas la fin.

Le jeune Edmond est en train de faire avec son papa une excursion de vacances.

— Eh bien ! mon enfant, comment trouves-tu la Suisse ?

— C'est beau; mais, d'après mon atlas, je me l'étais figurée beaucoup plus jaune !

— Ma chère amie, il m'a offert sa main et sa fortune.

— Eh bien, vous avez accepté ?

— Non; l'une était trop grosse et l'autre trop petite !

THÉÂTRE. — C'est donc jeudi prochain, 9 octobre, que commencera la saison théâtrale, par la représentation de *Odette*, de Victorien Sardou.

On dit beaucoup de bien de notre nouvelle troupe. M. Darcourt s'est efforcé de prévenir tous les reproches. On est très difficile à Lausanne et notre scène passe pour l'une des meilleures de province. Cette vieille réputation n'a rien à craindre, paraît-il, de la saison qui va s'ouvrir.

Maison du peuple. — Demain, dimanche, à 8 h., concert par l'*Orchestre de la Ville*, avec le concours de **M. Currat**.

KURSAAL. — Le Kursaal qui, tout l'été, a attiré de nombreux spectateurs prépare, assure-t-on, pour l'hiver, des programmes pleins d'alléchantes promesses. Nous en recauserons. Voir aux annonces les spectacles de la semaine.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.